

MORS ET VITA

Par Monsieur Maurice MAROIS

Président de la Société de Thanatologie

En franchissant l'Atlantique pour explorer avec vous la mort, terre inconnue, je pensais à l'aventure belle et imprévisible de Christophe Colomb, parti à la découverte d'un monde nouveau. Et je me remémorais la pièce de Paul Claudel, « Christophe Colomb », qui rapproche les deux thèmes de l'homme voyageur à la recherche du nouveau monde et de l'homme pèlerin sur la terre en quête d'un autre monde. L'espérance de la stabilité au terme du voyage fut exprimée par Sainte Thérèse de Lisieux, jeune carmélite : « Je vous disais, ma Mère, que la certitude d'aller un jour loin de mon pays ténébreux m'avait été donnée dès mon enfance ; non seulement je croyais d'après ce que j'entendais dire, mais encore je sentais dans mon cœur, par des aspirations intimes et profondes, qu'une autre terre, une région plus belle me servirait un jour de demeure stable, de même que le génie de Christophe Colomb lui faisait pressentir un nouveau monde. »

Ainsi, dès l'abord, s'impose l'image du voyage pour la traversée de la vie terrestre, un voyage dans le temps mais aussi un voyage intérieur, tissé d'événements qui, sur la trame d'une âme, brodent les motifs d'une histoire personnelle ou, pour choisir une image musicale, dont les notes composent une symphonie toujours inachevée.

Toute méditation sur la mort est une méditation sur la vie, sur le temps, sur l'homme, sur la société, sur l'histoire, sur la civilisation, sur la souffrance, sur l'échec, sur l'espérance, sur la fin et sur les fins. Elle est une recherche du sens. En nous révélant la détresse du périssable, elle nous invite à la quête du permanent. Sous la sombre lumière de la mort, tout se relativise, et le grand cri de l'Ecclésiaste, « Vanité des vanités, tout est vanité », repousse dans les ténèbres de l'à-quoi-bon les débats, les combats, les affrontements, les victoires, les défaites, les émotions, les soulèvements, les passions de notre pauvre histoire temporelle, que dans le feu de l'histoire immédiate, sans recul et sans perspective, nous avons démesurément grossis.

La mort, réalité suprême ? « La pourriture foment la beauté des arbres, la rondeur des collines, le corps des jeunes filles. Ce que nous appelons la vie n'est qu'un bref miroitement de la mort dans les grandes lumières obliques que fait tourner le temps », écrit tristement André Malraux. Et Ionesco d'ajouter : « La beauté est une trace précaire que l'éternité nous fait apparaître et qu'elle nous retire. Manifestation d'éternité, signe de mort aussi, souvent elle me semble être une fleur maléfique du néant ou bien le cri du monde qui se meurt, ou bien une prière désespérée et fastueuse – et puis la cendre. »

La mort nous contraint à prendre nos distances. Elle situe le temps de notre courte vie – « Cet éclair entre deux éternités de mort », selon la formule de Poincaré – par rapport à l’infini du temps, à l’éternité, ou plutôt elle nous fait pressentir un incompréhensible domaine de la durée hors du temps. Elle situe notre corps périssable dans l’universel devenir de la matière, dans l’incessant échange des atomes qui nous composent. Elle situe notre conscience – une brève étincelle d’inexplicable lucidité -, dans un univers sans lumière. « Ce qui est le plus incompréhensible dans le monde, est que le monde nous soit compréhensible » disait Einstein. Elle situe notre souffrance dans un univers d’indifférence. Écoutez le cri de Jacques Monod, Prix Nobel : « L’homme sait désormais qu’il est seul dans un univers indifférent où il a émergé par hasard ». La mort situe notre dérisoire mémoire dans l’océan de l’oubli. Elle situe notre civilisation, construction humaine que nous lançons comme un défi au temps et qui s’engloutit dans le naufrage des siècles. « Nous autres, civilisations, nous savons désormais que nous sommes mortelles, écrit Paul Valéry. Nous avons entendu parler de mondes disparus tout entiers, d’empires coulés à pic avec tous leurs hommes et tous leurs engins, descendus au fond inexplorés des siècles avec leurs dieux et leurs lois... Nous savions bien que toute la terre apparente est faite de cendres, que la cendre signifie quelque chose. Nous apercevions à travers l’épaisseur de l’histoire des fantômes d’immenses navires qui furent chargés de richesses et d’esprit. Nous ne pouvions pas les compter, mais ces naufrages, après tout, n’était pas notre affaire. Elam, Ninive, Babylone étaient de beaux noms vagues, et la ruine totale de ces mondes avait aussi peu de signification que leur existence même. Mais France, Angleterre, Russie, ce seraient aussi de beaux noms... »

Dans ce désastre où tout s’anéantit, la mort est l’essence de la conscience tragique. Et il ne reste plus à l’homme que la peur, le désespoir, la révolte, ou par un retournement, l’abandon confiant.

La peur : « L’esprit humain, réalisant un bond égal à ceux qui ont marqué la découverte du feu ou l’invention de l’électricité, brûle les étapes et arrive d’un seul coup à l’an 3000, écrit René Grousset, et cette science du IV^{ème} millénaire de notre ère, il la confie aux mains effroyables de l’anthropopitèque. Tant de génie - tout le génie humain – pour nourrir l’antique meurtre... Comme elles sont dépassées par le réel, les sombres mythologies civaïtes ou aztèques ! Après ces guerres de continents, après l’anéantissement, sur d’immenses espaces, de tout l’acquis de la civilisation et sous la menace de destructions plus planétaires encore, il n’est plus permis de fermer les yeux. Comme dans la scène biblique, l’avertissement est écrit sur le mur. Déchiffrons-le tandis qu’il en est temps. Il y va de l’espèce humaine. »

Le désespoir contemporain face à la mort fut exprimé par Albert Camus, Sartre et récemment par J.M. Domenach dans son livre « Le retour du tragique ». entendez Claude Levi-Strauss qui dans l’une des dernières phrases du dernier livre de son œuvre immense d’anthropologue, proclame « le crépuscule des hommes ». Entendez André Malraux et son jugement sur l’histoire humaine : « L’histoire est une aventure abominable (...) Tant de science et ces beaux frontons, ces auriges et

ces capitaines, ces Parthénons et ces mégalofoles n'entament pas les splendeurs lisses du néant. Sur la nuit de ses miroirs, les générations se succèdent, à tâtons, comme chancellent les aveugles de Jérôme Bosch. (...) L'épopée de la Terre est moins celle de Brasilia ou du Tintoret que la peine des flagellants : foules hagardes de Suze ou d'Assur, esclaves et soutiers, carnages, croisades, galériens et nègres, guerres des pauvres et neige de Russie, Dachau, l'histoire n'a d'autre pouvoir que d'agencer la mort. »

Si à la fin, il n'y a que la mort qui gagne, alors l'histoire elle-même n'est qu'un tissu de chagrin, de deuils, de mort. Telle est la conception nihiliste de l'histoire humaine. Mais pas seulement de l'histoire humaine : de l'histoire du cosmos où la vie et la mort des étoiles nous révèlent la caducité de toute chose et rend plus saisissant encore le cri dans la nuit lancé par Jean Rostand : « L'espèce humaine passera comme ont passé les Dinosauriens et les Stégocéphales. Toute vie cessera sur la terre, qui, astre périmé, continuera de tourner sans fin dans les espaces sans bornes. Alors de toute la civilisation humaine ou surhumaine, découvertes, philosophies, idéaux, religions, rien ne subsistera. En ce minuscule coin de l'univers sera annulée pour jamais l'aventure falote du protoplasme, aventure qui déjà peut-être s'est achevée sur d'autres mondes, aventure qui en d'autres mondes peut-être se renouvellera. Et partout soutenue par les mêmes illusions créatrices des mêmes tourments, partout aussi absurde, aussi vaine, aussi nécessairement promise dès le principe à l'échec final et à la ténèbre infinie. »

Le désespoir, c'est la conduite de fuite pour oublier. C'est le divertissement pascalien qui prend l'aspect paroxystique de la frénésie, c'est James Dean fauché, la drogue, l'érotisme, la violence, et c'est le suicide : mal de vivre, mal à vivre, néantisation du monde et anéantissement du sujet. Un pas de plus et voici l'apologie du suicide : « Je te recommande la mort, la mort volontaire qui vient à moi parce que je le veux. » Nietzsche).

Considérez, à l'extrémité du désespoir, le cri des anarchistes espagnols : « Vive la mort ! », la proclamation du nihilisme comme doctrine philosophique, l'utilisation sinistre de la mort comme instrument politique et la fascination devant son triomphe. Cette fascination saisit les conducteurs de foules qui se veulent maîtres de l'histoire « quis vult perdere »... L'impuissance les rend déments et les voilà dieux des ténèbres : Néron devant l'incendie de Rome, Hitler devant l'univers concentrationnaire et se suicidant dans le bunker de Berlin.

Au-delà du désespoir, voici le tragique érigé en absolu, « Sur toutes les religions primitives plane la notion de l'inconnaissable conçu comme dieu de t erreur, assoiffé de sang », écrit René Grousset. Sous sa forme la plus élaborée, la menace ainsi présentée dès l'aube de la conscience humaine, prendra un jour l'aspect du Civa hindou, du dieu cosmique dont la danse broie les générations, Civa né du génie métaphysique de l'Inde. Quand viendra le temps où la mer, la terre, l'air, le feu et le vent seront anéantis, plusieurs millions de Vichnou périront, plusieurs millions de Brahma mourront aussi. Civa rassemblera alors toutes les têtes de ces dieux ; de ces têtes il fera son collier et il dansera sur

un seul pied une danse inimitable dans laquelle ce collier s'entrechoquera sur ses huit épaules, et il chantera des airs mystérieux que nul ne saurait chanter , et il goûtera des plaisirs que nul n'a connus. »

Et puis voici la récolte : Dieu est mort.

Peur, désespoir, tragique absolu, révolte – ou abandon dans les bras de « notre sœur la mort » selon la formule de Saint-François d'Assise. « Quand la mort nous prend, il nous faut avoir ce paroxysme de foi en la Vie qui nous fait nous abandonner à la mort comme à une bombée dans la Plus-Vie », écrit Teilhard de Chardin. « Aimer tellement la vie et nous fier tellement à elle que nous l'embrassons et nous y jetons même à travers la mort ». La seule et grande prière à faire dans ces heures où le chemin s'obscurcit devant les pas, c'est celle du Maître en Croix : « In manus tuas, Domine, commende spiritum meum »... Bénie soit surtout la Mort et l'horreur de sa retombée dans les Énergies cosmiques. À la mort, une puissance aussi forte que l'univers, fond sur nos corps, pour les pulvériser et les dissoudre ; une attraction plus formidable qu'aucune tension matérielle, entraîne nos âmes, sans résistance, vers le Centre qui leur convient. La mort nous fait perdre pied, complètement, en nous-mêmes, pour nous livrer aux Puissances du Ciel et de la Terre. C'est là le dernier mot de son effroi... Mais c'est aussi, pour le mystique, le comble de sa béatitude : l'accès définitif enfin ! dans le Milieu qui maîtrise, qui emporte, et qui brûle. « Oh triomphe ». ainsi s'exprime Teilhard de Chardin.

« Aimer sa mort ? Je possède le bonheur parce que je suis décidé à tout aimer même la mort », écrit A. Rubinstein, « Oh mort si douce, oh seul matin ! » (Bernanos).

Le Christianisme a beaucoup tisonné la mort pour y chercher la présence de Dieu », écrit André Malraux qui poursuit : « J'y cherche une intelligibilité ». Telle est la recherche du sens.

Je ne suis, comme chacun de vous, qu'un homme perdu dans l'océan des vivants et des morts, une goutte dans l'immense océan. Je me sens assez humble pour ne pas vouloir proposer l'aventure de ma vie comme exemplaire. Mais je me sens aussi, à cause de ma méditation constante sur la vie et sur la mort, sur ma vie et sur ma mort, frère de tous les hommes de la terre, vivants et morts, et proche de chacun de vous, tant il est vrai que la conscience de l'unité de destin invite à la fraternité.

Alors laissez-moi quitter les prestiges de ces projecteurs, de la tribune et de l'estrade pour n'être plus qu'un homme qui parle à d'autres hommes.

Et c'est la réponse du biologiste à la recherche du sens de la mort que je voudrais d'abord vous apporter. [...] Ici s'arrête le témoignage du biologiste. Il a souvent pris l'accent d'un hymne à la vie. Il propose une politique de la vie.

Combattre pour la vie implique le rejet comme dangereuse de toute philosophie du désespoir car les idées mènent et mèneront le monde. Désormais, avec la puissance que les hommes se donnent à eux-mêmes par la science, la frénésie du nihilisme peut détruire notre espèce. Le brasier allumé nous consumera. Mais la fin de l'histoire humaine ne sera pas la fin de l'histoire de l'univers. Elle ne sera même pas la fin de l'histoire de la vie, simplement l'extinction d'une espèce et de quelques autres que l'homme aura entraînée dans sa perte.

Proclamer la vie comme valeur première rejoint les affirmations fondamentales des grandes religions monothéistes et des autres grandes religions du monde. Cette proclamation repousse comme une hérésie dangereuse le manichéisme qui tient la balance égale entre la vie et la mort, entre Eros et Thanatos. Il est faux d'affirmer, comme Freud a semblé tenté de le faire, que la pulsion de mort est l'égale de celle de vie. La mort est négative comme le mal qui ne peut se définir que par rapport au bien, ou le néant qui ne se définit que par rapport à l'être.

« La vie ? Ensemble de forces qui résistent à la mort ? » Cette formule de Bichat est elle-même trop pessimiste, comme si la vie n'était que résistance alors qu'elle est conquête. Un comportement sain devant la mort est de proclamer la vie dont la mort est la servante. Tel est le renouvellement d'attitude que nous proposons face aux restrictions de Bichat et au faux équilibre de Freud

Privilégier la vie, c'est encore reconnaître l'apport positif de la civilisation.

Notre siècle est un grand siècle.

Notre génération peut être accablée de honte par la démence des fours crématoires ou la démesure des armes exterminatrices et qui sont les signes de la mort triomphante. Mais elle peut être fière aussi de ses conquêtes scientifiques, de ses prouesses techniques, de ses victoires sur les fléaux, de certains progrès de la conscience morale en dépit des vicissitudes. Ces victoires de la vie ont pu, dans leur entraînement, occulter un instant la mort. Mais cette occultation n'est pas forcément un symptôme délétère. Elle révèle une réaction de santé de l'instinct de vie plus fort que la mort.

Vous connaissez le procès fait à notre société qualifiée de productiviste, technologique, marchande, de gaspillage qui détruit la nature et considère l'homme comme un producteur, un consommateur, un objet et non plus un sujet, « le superobjet, dit Marcuse, de la société d'échange ».

Une telle société méprise la vie : elle est mortifère, elle tue ou laisse mourir. La mort, affaire collective, faisait l'objet d'une célébration sociale au 17^{ème} siècle français : elle a aujourd'hui encore une dimension collective dans les sociétés africaines ; elle a perdu ailleurs cette dimension et s'est repliée sur l'univers familial ; la voici qui devient solitaire par la ségrégation des vieillards. La familiarité festive avec la mort a disparu. La dépossession populaire de la mort tient à la dépossession du malade. 78 % des Français meurent dans l'anonymat de l'hôpital ou de la clinique après qu'aient officié médecins et infirmières dans l'activisme technique du dernier combat.

Les médecins sont soupçonnés, dans leur acharnement thérapeutique, de céder au goût sportif de la performance et de la prouesse, et plus gravement, de vouloir combattre leur propre angoisse, puis, devant l'échec inéluctable, de se muer en sacrificateurs en infligeant la mort par l'euthanasie, signe de la suprême impuissance.

Dans cette société sécularisée, la charge émotionnelle de la mort se reporte sur la maladie : la mort n'est plus qu'un accident, une affection « actuellement » irréversible. Elle n'est plus marquée par l'affliction des proches et le retour sur soi des mourants mais par la lutte contre le défi, puis par l'utilisation des narcotiques pour rendre inconscient le passage, enfin par l'escamotage du deuil, étant entendu que les liturgies religieuses visent plus désormais à consoler les vivants qu'à s'occuper des morts. La relation entre le médecin et le malade n'est plus celle d'une « conscience qui va au-devant d'une confiance ». L'espace humain, fraternel, pour mourir fait place à une technologie glacée cependant que l'illusion technique fait rêver par la cryogénie à une pérennité du corps, fait reculer la croyance en l'immortalité de l'âme. Ainsi l'homme est dépossédé de sa mort et perd le sens de sa destinée. Telle est l'analyse pessimiste de notre temps.

Je voudrais aller à contre-courant du cortège des pleureurs : la dénonciation nécessaire d'une certaine logique de notre société n'implique pas le retour à un passé tragique où l'homme était impuissant devant le fléau de la nature, où la terrible loi de la jungle, de l'équilibre dynamique entre les espèces imposait sa terreur, où la culture n'existait pas, où la connaissance n'avait pas projeté sa lumière pour enrichir notre vision de l'homme et de l'univers, où il n'était donné à personne de tenter de prendre son destin en mains pour dominer la nature et conjurer les fléaux, où la liberté au sens plénier du mot était si mince que l'homme était marqué du signe de la fatalité.

Ne récusons pas pour autant la fonction contestatrice. La contestation est féconde si elle proclame en même temps les valeurs qui l'inspirent, les exigences qu'elle entend exprimer. Il ; d'agit en adulte

d'assumer sa mort ! « Et je ferai la mort comme je ferai l'amour, les yeux ouverts », chante le poète Aragon. « Mourir de sa propre mort, pas de celle des médecins », revendique Rilke, qui poursuit : « Seigneur, donne à chacun sa propre mort, née de sa propre vie ». « Ma mort m'appartient, dit E. Mounier. Elle transforme ma vie en destin. Elle est un acte ». La mort acceptée, assumée, donne à la vie son relief et son sens. « La mort est constamment là, comme ce petit piment qu'on appelle au Mexique le chili et que moi, je mange cru sans broncher. La mort est le piment de la vie », écrit Max Pol Fouchet.

« Si je ne devais jamais mourir, affirme Garaudy, il n'y aurait rien que je puisse préférer à ma vie individuelle. Il n'y aurait pas d'amour, d'amour tel que je puisse préférer l'autre à ma propre vie. Il y a un don suprême que je ne pourrais pas faire, celui de ma vie. » Et Jankélévitch affirme : « La Mort instaure la liberté ». Liberté dont les corollaires sont la responsabilité, la conscience du bien et du mal, l'autonomie de la volonté. Le voici donc érigé dans toute sa stature, l'homme adulte et libre. Le voici rendu à lui-même ; il a dépassé la dialectique de l'être et de l'avoir : il faut un minimum d'avoir pour être, mais l'accumulation de l'avoir étouffé l'être. Il situe sa propre histoire dans l'histoire de la matière, de la vie et des hommes. Son regard plonge dans le passé, il se porte aussi vers l'avenir chargé d'attente. L'eschatologie n'est pas uniquement religieuse : elle peut être terrestre : « Ce sont les mots qu'ils n'ont pas dits qui rendent si lourds les morts dans leur cercueil », écrit Montherlant. « Aucune vie n'est achevée. Mais le surplus de vie, l'inaccompli, le mourant le remet aux vivants qui lui survivent » : ainsi s'exprime Ernest Bloch.

Et même si l'histoire devait connaître un terme, la méditation du dernier humain à l'heure suprême récuserait le désespoir de l'inanité. Écoutez l'incantation de Thomas Mann dans son éloge de l'éphémère : « Au fond de mon âme, je crois – et je tiens cette croyance pour naturelle à toute âme humaine – que dans le grand tout, cette terre mérite d'être considérée comme un centre. Au plus profond de mon âme, je caresse une hypothèse : c'est que l'acte créateur qui du néant fit jaillir l'univers, de même que la naissance de la vie à partir du monde inorganique, avait pour seule fin l'homme ; et qu'avec lui une grande tentative est faite dont l'échec, par la faute des hommes, équivaldrait à l'échec de la création elle-même. Qu'il en soit ainsi ou non, il serait bon qu'elle se comportât comme s'il en était ainsi. »

L'affirmation de l'être doit être enfin l'affirmation de la nécessité du lien : car l'homme n'est pas autonome. Il appartient à l'univers dont il est un morceau pensant et souffrant, il procède de la vie dont il est, dans l'histoire multimillénaire de l'évolution, l'actuelle forme suprême. Il appartient à l'espèce humaine dont il est solidaire. « L'enfer, c'est les autres », disait Jean-Paul Sartre. « Non, répond Garaudy, c'est l'absence des autres, et l'absence aux autres ». L'homme ne saurait être pleinement lui-même s'il n'est relié au cosmos, à la vie, aux humains, à l'invisible enfin. Car il existe un royaume de l'invisible : celui de l'histoire secrète de la vie, inscrite dans les acides nucléiques de nos chromosomes et que nous portons sans en être conscients ; celui de l'histoire totale de la vie qui nous a précédé avec ses souffrances et ses combats, et dont nous sommes un instant fugitif, maillon

de l'immense chaîne entre le passé et l'avenir, celui de l'inconscient, du subconscient, du nescient, de l'inexprimé, de l'inexprimable, de l'ineffable.

Au-delà de l'ivresse scientifique et technique, l'accélération de l'histoire propose à notre génération une tâche grandiose. Dépasser la souffrance et l'angoisse pour rejoindre les certitudes : non pas « la patrie tranquille » où la mort est « un silence heureux », selon la formule d'Albert Camus, non pas les enchantements faciles et limités de l'Olympe des Hellènes. Pas davantage le dolorisme qui donne la première place à la douleur humaine et substitue au Zeus de Phidias l'homme de douleur de Mathias Grünewald, mais une vision plus sereine qui intègre le respect de la vie et l'acceptation de la mort, la joie et la douleur, le succès et l'échec, le passé et l'avenir, la connaissance et l'amour, l'esprit d'entreprise et l'esprit de perfection, la contemplation et l'action, l'éphémère et l'éternel, la parcelle et le tout, l'atome et l'univers, le zéro et l'infini.

Une phrase célèbre est écrite sous le triptyque de Gauguin : « D'où venons-nous, qui sommes-nous, où allons-nous ? » Nous venons de la nuit des temps et chacun de nous peut percevoir à l'écoute de ses cellules le bourdon des millénaires. Nous avons l'âge de l'atome, je veux dire des milliards de siècles de l'univers, nous avons l'âge des millions de siècles de la vie. Quid sommes-nous ? Un éclair de conscience habité par un irrépressible amour et un irrépressible espoir. Où allons-nous ? La réponse ne m'appartient pas. Elle est de l'ordre de la résignation, de l'espérance ou de l'incantation.